

## LIVRE IV

1. Après le chrême, c'est à la Table que nous en venons; là est la cime de la vie, plus rien ne manque au bonheur recherché quand on l'a atteinte. Car ce n'est plus une mort, une sépulture et le partage d'une vie meilleure que nous en relirons, mais le ressuscité lui-même; et ce ne sont plus les dons de l'Esprit, si nombreux qu'il soit possible de les recevoir, mais le Donateur lui-même, le temple même sur lequel est fondé tout le cycle des grâces.

2. Certes il est présent à chaque mystère; c'est en lui que nous sommes chrismsés et baignés, c'est lui qui est notre repas. Mais s'il est uni à ceux qui sont initiés et leur communique ses biens, ce n'est pas de la même façon en tous les rites : quand il baigne, il affranchit l'argile du mal et lui imprime sa propre forme; quand il chrisme, il rend agissantes les activités de l'Esprit dont lui-même est devenu, à cause de sa chair, le réceptacle. Mais quand il conduit à la Table et donne son corps à manger, il change entièrement celui qu'il initie et lui donne en échange sa propre disposition; et l'argile n'est plus de l'argile, qui a reçu la forme du roi, mais elle-même est devenue corps du roi, et l'on ne peut concevoir plus grand bonheur que celui-là.

3. C'est aussi pour cette raison que ce mystère vient en dernier : parce qu'on ne peut pas s'avancer plus loin, ni rien y ajouter. En effet, le premier appelle évidemment le suivant, et celui-là le dernier; mais après l'Eucharistie il n'est plus rien vers quoi on puisse tendre; au contraire, ici il faut s'arrêter et tâcher de songer aux moyens de conserver jusqu'au bout ce trésor. Ainsi, quand nous avons été baptisés, le mystère a produit en nous tous ses effets, mais à nous il manque encore quelque chose pour être parfaits, car nous n'avons pas encore les dons du saint Esprit, qui dépendent du très saint chrême. En ceux qui avaient été baptisés par Philippe, l'Esprit saint ne séjournait pas encore en vertu de ces grâces, mais il fallut pour cela les mains de Jean et de Pierre : «Il n'était encore descendu sur aucun d'eux, dit l'Écriture, mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposèrent les mains et ils reçurent l'Esprit saint.» (Ac 8,16-17)

4. Lorsque nous l'avons reçu, et que le rite a manifesté en nous sa vertu, nous possédons certes la grâce ainsi donnée, mais il n'est pas du tout forcé que le reste, de notre part, réponde au Bienfaiteur; au contraire, rien d'impossible à ce que nous ayons à rendre des comptes, et rien n'empêche que l'on ait été initié au mystère, que les dons ne soient pas détruits, et que pourtant l'on manque du nécessaire.

5. Il en est de nombreux témoins. Au temps des apôtres, ce fut le cas des Corinthiens : emplis des dons de l'Esprit, prophétisant, parlant en langues, faisant preuve d'autres charismes encore, ils étaient toutefois si loin d'être une fois pour toutes saints et spirituels qu'ils n'étaient exempts ni de jalousie, ni d'ambition déplacée, ni de discorde, ni de tout ce genre de maux. C'est cela que Paul leur reproche quand il écrit : «Vous êtes charnels et votre démarche est humaine.» Et pourtant c'étaient des spirituels, du moins sous l'angle des grâces reçues, mais cela ne leur suffisait nullement pour chasser tout mal de leur âme.

6. Rien de tel dans l'Eucharistie; car ceux en qui le pain de vie a accompli son oeuvre, qui est de les préserver de la mort, ceux qui n'avaient en venant au repas nulle disposition mauvaise et n'en ont apporté aucune, nul ne saurait leur reprocher rien de tel. Car il est impossible, oui, impossible que ce rite accomplisse pleinement son oeuvre et qu'il subsiste quelque mal que ce soit en ceux qui l'ont reçu. Pourquoi ? Parce que l'oeuvre de ce rite consiste justement en ce que rien ne manque à ceux qui s'y soumettent. La promesse liée à la Table nous fait habiter dans le Christ, et le Christ en nous, car il est écrit : «Il demeure en moi et moi en lui.» Mais si le Christ demeure en nous, que peut-il nous manquer encore, quel bien nous échapperait ? Et si nous demeurons dans le Christ, que désirer d'autre ? Il est à la fois pour nous habitant et habitation : heureux sommes-nous d'une telle habitation ! Heureux sommes-nous d'être l'habitation d'un tel hôte !

7. Quel bien manquerait-il à ceux qui sont ainsi traités ? Qu'ont-ils de commun avec le vice, ceux qui ici reçoivent la splendeur ? Quel mal pourrait-il subsister auprès d'une telle masse de biens ? Qu'est-ce qui, présent, pourrait demeurer, qu'est-ce qui, absent, pourrait parvenir à s'approcher, quand le Christ nous est aussi exactement uni, qu'il investit tout notre être et occupe tout l'espace en nous et autour de nous ? Il empêche les traits tirés du dehors de nous atteindre, en nous entourant de tous côtés : car il est notre habitation. Et s'il se trouve en nous quelque mal, il le repousse et le chasse : car il est un habitant qui emplit toute son habitation.

8. Car ce n'est pas à quelque chose de lui que nous avons part, mais à lui-même; ce n'est pas quelque rayon et une lumière que nous recevons en nos âmes, mais le disque solaire lui-même, au point de l'habiter et d'en être habités, d'en être ceints et de l'embrasser, d'y être mélangés et de ne former avec lui qu'un esprit. En effet, l'âme et le corps et toutes les facultés

deviennent aussitôt spirituelles, car notre âme est mêlée à son âme, notre corps à son corps, notre sang à son sang; et qu'en résulte-t-il ? Le meilleur et le plus fort l'emporte sur le plus faibles, le divin domine l'humain; comme dit Paul à propos de la résurrection : «Le mortel est absorbé par la vie», et par suite : «Je vis, mais non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.»

9. Ô grandeur des mystères ! Il est donc possible que l'esprit du Christ se fonde avec notre esprit et son vouloir avec notre vouloir, que son corps soit mélangé à notre corps et son sang à notre sang ! Que devient notre esprit quand l'esprit divin s'en est rendu maître ! Que devient notre vouloir quand le vouloir bienheureux le subjugue ! Que devient notre argile quand un tel feu a triomphé d'elle ! Qu'il en est bien ainsi, Paul le montre bien quand il dit n'avoir plus ni esprit ni vouloir ni vie propres, mais que Christ est devenu tout cela pour lui. Il écrit en effet : «Nous avons l'esprit du Christ»; et : «Vous réclamez une preuve que c'est le Christ qui parle en moi»; et : «Je pense avoir l'Esprit de Dieu»; et : «Je vous aime dans les entrailles de Jésus Christ.» – Ce qui montre à l'évidence qu'il avait le même vouloir que lui –, et pour tout résumer : «Je vis mais non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.»

10. Ainsi ce mystère est parfait, à la différence de tout autre rite, et il conduit à la cime même des biens, puisque là se trouve aussi la fin suprême de tout effort humain. Car c'est Dieu lui-même que nous rencontrons en lui, et Dieu s'unit à nous de l'union la plus parfaite : devenir un seul esprit avec Dieu, quelle plus étroite communion pourrait-il y avoir ?

11. Voilà pourquoi l'Eucharistie est le seul rite qui donne leur achèvement même aux autres mystères. Elle les assiste au moment même où ils sont conférés, car sans elle ils ne peuvent pas donner la perfection; elle les assiste aussi après qu'ils ont été conférés, lorsqu'il faut ranimer en ceux qui les ont reçus le rayonnement issu des mystères et troublé par les ténèbres du péché.

12. En effet, faire revivre à nouveau ceux qui ont succombé et sont morts de leurs péchés, c'est l'oeuvre de la seule sainte Table. Car il n'est pas au pouvoir de l'homme de relever l'homme tombé, il n'appartient pas à la justice humaine de détruire le mal des hommes. Pécher, c'est faire injure à Dieu lui-même : «en transgressant la loi, dit l'Écriture, c'est Dieu que l'on déshonore», et il faut une vertu plus grande que celle de l'homme pour pouvoir supprimer l'accusation.

13. Que le plus petit outrage le plus grand, rien de plus facile; mais alors il n'y a pas moyen de compenser l'outrage par une réparation, surtout quand l'offensé a obligé l'offenseur en beaucoup de choses, et qu'il le surpasse au point qu'on ne puisse pas même mesurer la distance qui les sépare. Car pour supprimer le chef d'accusation et pour parvenir à restituer à l'offensé l'honneur qui lui a été ravi, il faut nécessairement apporter plus que ce qui était dû : il faut réparer le dommage et il faut en plus un surcroît pour contrebalancer l'injustice subie; mais si quelqu'un n'a pas la possibilité, si peu que ce soit, de parvenir à payer ce qu'il doit, qui pourrait réclamer de lui un supplément ?

14. Voilà pourquoi nul homme n'était capable de se réconcilier lui-même avec Dieu en apportant sa propre justice; aussi l'ancienne Loi ne pouvait-elle «détruire l'inimitié», et pour ceux qui vivent sous la grâce, la ferveur ne peut suffire à procurer cette paix; en effet l'une et l'autre sont des oeuvres de la puissance des hommes et une justice humaine. La Loi elle-même, le bienheureux Paul l'appelle bel et bien une justice des hommes : «Ils ne se sont pas soumis, dit-il, à la justice de Dieu, car ils cherchaient à établir leur propre justice», c'est-à-dire l'ancienne Loi; car tout ce qu'elle put faire contre nos maladies, ce fut de nous préparer à recevoir la santé et de nous rendre dignes de la main du médecin. «La Loi, dit-il, a été notre pédagogue en vue du Christ Jésus». Quant au bienheureux Jean, il baptisait en vue de celui qui venait, et toute sagesse humaine, toute ferveur sont des préludes et des préparations en vue de la vraie justice.

15. Donc, comme nous serions incapables de faire preuve d'une justice qui nous soit propre et vienne de nous, le Christ est devenu lui-même pour nous «justice de la part de Dieu, sanctification, rédemption;» «il détruit l'inimitié dans sa chair» et nous réconcilie avec Dieu, non pas seulement la nature humaine en général, et non pas uniquement au moment où il est mort, mais il réconcilie à tout instant chacun des hommes : de même qu'il le fit autrefois en étant crucifié, il le fait aujourd'hui en nous nourrissant somptueusement, chaque fois que nous le lui demandons en regrettant nos péchés. Seul le Christ a pu, par sa vie rendre à son Père tout l'honneur qui lui était dû, et par sa mort répondre de l'honneur qui lui avait été ravi. En effet, en apportant la mort qu'il a subie sur la croix pour la gloire du Père, avec une disposition plus haute pour contrebalancer l'outrage que nous avons commis, il restitue au prix fort l'honneur que nous avons ravi par nos fautes; et par sa vie il a rendu tout l'honneur dont il était convenable et que lui-même honorât le Père, et que le Père fût honoré.

16. En effet, outre les oeuvres nombreuses et magnifiques qu'il a montrées et par lesquelles il a rendu au Père l'honneur le plus grand possible, d'une part en menant une vie

exempte de tout péché, et d'autre part en observant ses lois de la manière la plus rigoureuse et la plus parfaite possible, non seulement par ses propres actes – «j'ai gardé les commandements de mon Père» dit-il – mais aussi par les règles de vie qu'il édictait pour les hommes (lui qui seul a montré et semé sur la terre la sagesse du ciel), et encore par les miracles dont il a proclamé que son Père était l'auteur, outre toutes ces oeuvres, qui ne sait que le simple fait de venir parmi les hommes et d'être ainsi intimement uni à une chair, laissant voir par là de la façon la plus rigoureuse et la plus éclatante la bonté et la philanthropie de celui qui l'avait envoyé, ce simple fait a rendu au Père la gloire qui lui était due. Car s'il faut mesurer la bonté au bienfait, et si Dieu a fait du bien à notre race en son économie, au point de ne rien épargner de ce qui y menait et d'infuser toute sa richesse dans notre nature – «en lui dit l'Écriture, habite corporellement toute la plénitude de la divinité» –, de toute évidence nous avons connu avec le Sauveur le terme ultime de la philanthropie divine; et par ce qu'il a fait il a seul enseigné aux hommes combien «Dieu a aimé le monde» et quelle a été sa sollicitude envers notre race. C'est pourquoi c'est par ce fait même qu'il conduit Nicodème à connaître la philanthropie du Père, et ceci est pour lui une preuve suffisante de sa bonté sans limite : «Dieu a tant aimé le monde, dit-il, qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle !»

17. Si donc le Père ne peut donner de grâces plus grandes ni plus belles que celles qu'il a déposées dans notre nature lors de la descente du Fils seul-engendré, à l'évidence on ne saurait non plus lui rendre plus grande gloire pour sa bonté et sa philanthropie, que celle qu'il a reçue de cette descente. C'est ainsi que, de cette façon, le Sauveur, en sa propre personne, rend au Père un honneur digne et de lui-même et de celui qui l'a engendré. Car l'honneur de Dieu que pourrait-ce être d'autre que d'être reconnu incomparablement bon ? Telle est la gloire qui depuis toujours lui était due, mais que nul homme ne pouvait lui rendre; c'est pourquoi il est écrit : «Si je suis père, où est ma gloire ?» Car seul le Fils seul-engendré pouvait sauvegarder tout ce qui revenait au Père; pour montrer, donc, que lui seul pouvait mener à bien ce combat, lorsqu'il eut «achevé l'oeuvre» du Père qu'il avait ainsi glorifié il dit : «Moi je t'ai glorifié sur la terre, j'ai manifesté ton nom aux hommes.» Et il avait raison.

18. En effet, il est le Verbe qui porte la figure exacte de celui qui l'a engendré, «resplendissement de sa gloire et effigie de sa substance»; et quand en s'unissant à une chair il est devenu compréhensible pour les êtres doués de sensation, il a énoncé totalement le vouloir bienveillant de l'intelligence qui le profère; c'est, à mon sens, ce que signifie la réponse que le Sauveur donne à Philippe qui cherchait à voir le Père : «Qui m'a vu a vu le Père»; et c'est pour cela qu'Isaïe dit : «On lui donne ce nom : ange du grand conseil.»

19. Ainsi le Fils seul-engendré, n'ayant rien négligé pour la gloire du Père, est le seul qui détruit «le mur de séparation de la haine», et qui libère l'homme des accusations qui pesaient sur lui. Et parce que c'est par son autre nature, je veux dire la nôtre, la nature humaine, que Jésus, lui qui possède deux natures, a honoré le Père, et parce que c'est avec son corps et son sang qu'il a tressé au Père cette admirable couronne de gloire, pour cette raison, le seul remède contre le péché est le corps du Christ, et la seule délivrance des fautes est son sang.

20. C'est pour cela qu'il s'est incarné à l'origine : afin de glorifier le Père, et comme le Sauveur le dit lui-même : «c'est pour cela qu'il est né et pour cela qu'il est venu dans le monde»; et tout le reste du temps, c'est à cela seul que tend toute «l'oeuvre qu'il a accomplie», c'est en vue de cela seul qu'il a supporté la souffrance de façon incomparable. C'est ce corps qui est devenu le réceptacle de «la plénitude de la divinité»; lui qui était exempt de tout péché, il a accompli toute justice et annoncé à ceux de sa race le Père qu'ils ignoraient, à la fois par ses paroles et par les actes qu'il a fait voir. C'est ce corps qui a été immolé sur la croix et qui, à l'approche de l'immolation, s'angoissait, agonisait, ruisselait de sueur, c'est ce corps qui fut livré, appréhendé, traîné devant des juges iniques; qui a «rendu devant Ponce Pilate le beau témoignage», comme dit Paul, et qui a donné pour prix de son témoignage sa propre mort, et ce sur une croix. Des coups de fouets sur le dos, des clous dans les mains et les pieds, la lance dans le côté; voilà ce qu'il a reçu. Et il a eu mal quand on l'a fouetté, il a souffert quand on l'a cloué. Et c'est ce sang jaillissant des plaies qui a obscurci le soleil, ébranlé la terre, sanctifié l'air et lavé le monde entier de la souillure du péché.

21. De même, donc, que la loi écrite avait absolument besoin de la loi spirituelle, que la loi imparfaite avait besoin de la loi parfaite, que celle qui est incapable de parfaire celui qui l'observe avait besoin de celle qui en est capable, de même aussi les peines, les sueurs et les larmes de ceux qui implorent pour les péchés qu'ils ont commis après le baptême contre la grâce reçue, ont besoin du sang de la Nouvelle Alliance et du corps immolé, sans lesquels rien de tout cela n'est d'aucune utilité.

22. Le divin Denys écrit que les rites sacrés eux-mêmes ne seraient pas complets et ne pourraient pas produire leurs effets si on n'y ajoutait le banquet sacré. A plus forte raison n'est-il pas concevable que la peine et la justice des hommes puissent délivrer du péché et accomplir des effets de cet ordre; parmi les saints mystères, il en est un seul, et c'est celui-ci, qui puisse affranchir de leur dette envers le Dieu juge ceux qui se sont repentis de leurs péchés et qui les ont confessés aux prêtres. Ainsi donc, même cela ne serait pas efficace s'ils ne prenaient pas part au banquet sacré.

23. Voilà pourquoi nous sommes baptisés une seule fois, alors que nous nous approchons fréquemment de la sainte Table : c'est que, étant hommes, il nous arrive chaque jour d'offenser Dieu, et ceux qui tentent de se dégager du chef d'accusation ont besoin du repentir, des peines, de la confession du péché; mais tout cela ne peut agir contre le péché qu'à la condition que l'on y ajoute le seul remède qui soit pour les maux des hommes.

24. De même en effet que l'olivier franc, lorsqu'il est greffé sur l'olivier sauvage, le change en lui-même une fois pour toutes, et que le fruit n'a plus rien à voir avec celui d'un olivier sauvage, de même aussi la justice des hommes ne mène à rien par elle-même, mais la justice de ceux qui sont unis au Christ et qui ont communiqué à son corps et à son sang devient aussitôt capable des plus grands biens : la rémission des péchés et l'héritage du royaume qui sont les fruits de la justice du Christ.

25. De même qu'à la sainte Table nous recevons le corps du Christ, un corps formé d'éléments plus forts et qui l'emportent, de même est-il normal que notre justice aussi devienne là une justice christiforme. Car la parole « nous sommes le corps du Christ est es membres chacun pour sa part, » ne doit pas s'entendre seulement du corps, mais bien plus justement faut-il attribuer cette communion à l'âme et à son activité propre; la parole « celui qui s'unit au Seigneur est un seul esprit avec lui » montre que cette communion et cette fusion sont valables surtout pour l'esprit et l'âme.

26. Ainsi il n'a pas seulement revêtu un corps, mais il a pris aussi une âme, un esprit, un vouloir, et tout ce qui est humain, afin de pouvoir nous être uni en tout, nous investir tout entiers, nous fondre en lui-même, en unissant tout ce qui est sien à tout ce qui est nôtre; c'est ainsi qu'il est inaccordé et inadapté à des pécheurs, parce que sur ce point seulement nous n'avons rien de commun avec lui.

En effet, tout le reste il l'a reçu de nous en sa philanthropie, et il l'unit à nous par une philanthropie plus grande encore. Le premier acte d'amour était que Dieu descendit sur la terre, le second qu'il nous en fit monter; le premier était qu'il se fit homme, le second que l'homme fût fait Dieu; le premier délivre simplement notre nature des reproches, en triomphant du péché avec un seul corps et une seule âme, le second affranchit chaque homme de ses péchés et l'unit à Dieu : ce qui est une plus grande philanthropie. En effet, comme il ne nous était pas possible de monter pour partager sa condition, c'est lui qui est descendu vers nous pour avoir part à la nôtre; et il s'est uni si étroitement à ce qu'il a pris, qu'au moyen de cela même qu'il nous a pris, c'est lui-même qu'il nous communique, et quand nous avons part à une chair et à un sang humain, c'est Dieu lui-même que nous recevons dans nos âmes, et le corps de Dieu, le sang et l'âme de Dieu, son esprit et son vouloir, autant que ceux d'un homme.

27. Il fallait en effet qu'il fût l'un et qu'il devint l'autre, ce remède à ma langueur. Car s'il était seulement Dieu, il ne me serait pas uni de la sorte : comment pourrait-il devenir banquet pour nous ? Et s'il n'était que ce que nous sommes, il n'agirait pas ainsi. Mais en réalité il est les deux ensemble : en tant qu'homme, il s'unit et s'assemble aux hommes comme à ses frères de race; en tant que Dieu, il peut soulever la nature humaine, la mouvoir et la changer en lui-même. Lorsque des forces se trouvent en présence, les plus grandes ne laissent pas les plus petites demeurer en leur état primitif : le fer n'a plus rien du fer quand il rencontre le feu; la terre et l'eau, quand elles ont reçu le feu, échangent leurs propriétés contre celles du feu. Si entre des forces de même nature les plus grandes agissant ainsi sur les plus petites, que penserons-nous de cette force de nature supérieure ?

28. Il est donc évident que le Christ est répandu en nous et se mêle à nous, mais que d'autre part il nous change et nous transforme en lui-même, telle une petite goutte d'eau répandue dans un immense océan de (saint) chrême. Telle est la vertu de ce chrême sur ceux qui ont affaire à lui, que non seulement ils embaument littéralement et exhalent son parfum, mais que leur être même devient parfum, parfum de ce chrême qui a été répandu pour nous : « Nous sommes le parfum du Christ, » dit l'Écriture.

29. Telles sont la vertu et la grâce de ce banquet pour ceux qui y ont été initiés, à condition qu'ils s'approchent purs de tout mal et qu'ensuite ils n'introduisent en eux aucun mal; si

nous nous sommes ainsi préparés et si nous nous trouvons dans de telles dispositions, rien n'empêche le Christ de nous être ainsi parfaitement uni.

30. Le mariage mystique où le Christ est l'époux consiste dans la sainte communion. «Ce mystère est grand,» dit le bienheureux Paul pour exalter cette union. Car c'est là le mariage tant chanté, où l'époux très pur épouse l'Église comme une vierge. C'est ici que le Christ «nourrit» le chœur de ceux qui l'entourent, et c'est par ce seul sacrement que «nous sommes la chair de sa chair et l'os de ses os.» Et c'est ainsi que l'apôtre, définissant ce mariage, révèle que le Christ est l'époux, et que c'est lui qui «a l'épouser» comme dit Jean, qui lui mène sa fiancée.

31. Ce mystère est une lumière pour ceux qui ont déjà été purifiés; il est un purificateur pour ceux qui sont encore en train de se purifier; il est un soigneur pour ceux qui luttent contre le Mauvais et les passions. Car aux premiers il ne reste plus qu'à recevoir «la lumière du monde», comme un oeil débarrassé de sa chassie; mais pour ceux qui ont encore besoin d'un (remède) capable de les purifier, quel autre purificateur peut-il exister ? «Le sang du Fils de Dieu nous purifie de tout péché», dit Jean le disciple que préférait le Christ; quant à la victoire sur le Mauvais, nul n'ignore que seul le Christ l'a remportée, lui dont le corps est le seul trophée dressé sur le péché, et que par ce corps, dans lequel il a lui-même souffert et triomphé de l'épreuve, il peut venir en aide à ceux qui sont attaqués.

32. Puisqu'il n'y avait rien de commun entre la chair et la vie spirituelle, ou plutôt que la première était hostile à la seconde et lui faisait la guerre, – la chair «convoite contre l'esprit», dit l'Écriture – pour cette raison, une chair fut inventée contre la chair, contre la chair terrestre une chair spirituelle; la loi charnelle est abrogée par la loi d'une chair; une chair se soumet à l'esprit et lui vient en aide contre la loi du péché.

33. C'est pourquoi personne absolument ne pouvait vivre la vie spirituelle, tant que cette bienheureuse chair n'avait pas encore été conçue, quand la Loi elle-même, qui pourtant atteignait à peine une sagesse, n'était pas observée et n'avait aucun pouvoir sur les hommes, car notre nature venait en aide à la plus mauvaise part de nous-mêmes; en effet «la loi, dit l'Écriture, était sans force à cause de la chair» et il fallait une autre chair capable de lui rendre vigueur; car «chose impossible à la loi, que la chair rendait sans force, Dieu en envoyant son propre Fils dans la ressemblance d'une chair de péché a condamné le péché dans la chair.»

34. Pour ces raisons nous avons toujours besoin de cette chair-là et nous recourons continuellement à la sainte Table, afin que la loi de l'Esprit soit agissante en nous, et qu'il n'y ait nulle place pour la vie de la chair, qu'elle ne saisisse nulle occasion d'être attirée vers la terre, comme les corps pesants quand ce qui les soutenait les lâche. Ce mystère est parfait à tous points de vue, et rien ne manque à ceux qui le reçoivent, qu'il ne leur procure au plus haut point.

35. Mais la pauvreté de la matière ne laisse pas le sceau demeurer immuable – «nous portons ce trésor en des vases d'argile» –; c'est pourquoi ce n'est pas une seule fois mais continuellement que nous recourons à ce remède; il faut que le potier se tienne toujours à côté de l'argile et restitue la figure dès qu'elle est déformée; il faut que nous recourions continuellement à la main du médecin, pour qu'il soigne la matière avachie et redresse la volonté fléchissante, de peur que la mort ne nous surprenne : «ceux qui sont morts à cause de leurs fautes, dit l'Écriture; il les a fait revivre avec le Christ»; et : «le sang du Christ purifie notre conscience des oeuvres mortes pour que nous adorions le Dieu vivant.»

36. La vie véritable, c'est la vertu de la sainte Table qui la propulse vers nous à partir de ce coeur bienheureux, et c'est là que nous puisons la capacité d'adorer Dieu purement. Car si adorer Dieu purement c'est se soumettre, obéir, tout faire sous sa motion, je ne vois pas quand nous pourrions nous soumettre davantage à Dieu qu'en devenant ses membres. Quelle soumission plus grande pourrait-on trouver, que celle des membres à la tête ? Or, si tous les autres saints mystères font de ceux qui les reçoivent les membres du Christ, c'est le pain de vie qui nous donne cela de la façon la plus parfaite. De même que c'est par la tête et par le coeur que les membres vivent, de même «celui qui me mange, dil-il, vivra lui aussi par moi.»

37. On vit aussi par la nourriture; mais ce n'est pas de cette façon qu'agit ce rite. Car la nourriture, n'étant pas elle-même vivante, ne saurait nous apporter la vie par elle-même; mais comme elle contribue à la vie qui affecte le corps, elle a l'air d'être cause de vie pour ceux qui y recourent. Tandis que le pain de vie est lui-même vivant, et c'est par lui que vivent en vérité ceux qui y ont part. La nourriture se transforme en celui qui la mange; le poisson, le pain et les autres aliments se transforment en sang humain; mais ici c'est tout le contraire. Car c'est le pain de vie qui agit sur celui qui s'en nourrit, qui le change et le transforme en lui-même, et – rôle qui revient normalement au coeur et à la tête – nous sommes mus et nous vivons en fonction de lui a de la vie qui est la sienne. C'est ce que signifie le Sauveur lui-même : voulant montrer qu'il ne nous apporte pas la vie biologique à la manière des aliments, mais que, la possédant en lui-même il

nous l'insuffle, il dispense la vie comme le coeur ou la tête aux membres, il s'est appelé lui-même «pain vivant» et il a dit : «Celui qui me mange vivra lui aussi par moi.»

38. Il apparait donc que vénérer Dieu en esprit et en vérité et l'adorer purement, est l'oeuvre de la sainte Table; non seulement parce que c'est de ce mystère qu'il nous vient d'être les membres du Christ et de nous soumettre à lui en tant que tels, mais parce qu'il n'est pas possible à des morts d'adorer le Dieu vivant, et qu'il n'est pas possible d'être vivants et affranchis des oeuvres mortes si l'on ne prend pas part continuellement à ce banquet. De même en effet que «Dieu est Esprit et ceux qui le vénèrent doivent le vénérer en esprit et en vérité», de même faut-il que soient vivants ceux qui ont choisi d'adorer un vivant; car «Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants.»

39. Vivre selon la droite raison et pratiquer la vertu, c'est cela adorer Dieu. Mais ce peut être aussi bien l'oeuvre de serviteurs : «quand vous aurez fait tout cela, dit l'Écriture, dites : nous sommes des serviteurs inutiles»; en revanche, l'adoration proprement dite est le fait des seuls fils; et nous, nous sommes appelés à former le choeur non des serviteurs mais des enfants.

40. C'est pourquoi nous avons avec lui en partage la chair et le sang : «Les enfants, dit l'Écriture, ont en partage la chair et le sang.» De même que lui, pour devenir notre père et pouvoir prononcer cette parole : «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés», a partagé avec nous la chair et le sang, de même nous aussi, pour devenir ses enfants, nous devons nécessairement avoir part à ce qui est sien; de cette façon, par ce rite, nous ne devenons pas seulement ses membres, mais aussi ses enfants, de manière à l'adorer avec soumission et de plein gré, comme des enfants, mais aussi avec rigueur, comme des membres. L'adoration est si admirable et si extraordinaire, qu'il faut l'une et l'autre images, celle des enfants et celle des membres, pour en montrer la réalité, car aucune des deux n'y suffit.

41. En quoi serait-il admirable que nous fussions mus par Dieu comme des membres par une tête, sans posséder par nous-mêmes aucun mouvement ? En quoi serait-il grand d'être soumis au père des esprits de la même manière qu'aux pères de la chair ? Mais c'est l'union des deux qui est extraordinaire, lorsqu'en sauvegardant l'autonomie de la raison comme les enfants, nous pouvons être soumis comme les membres.

42. Tel est l'effet de l'adoption filiale que nous chantons ici : elle n'est pas fondée sur un mot, comme chez les hommes, et ne borne pas là l'honneur qu'elle donne. En effet, chez nous les fils adoptifs partagent seulement le nom avec les vrais enfants, et le père n'est commun entre eux que sur ce point, il ne s'y trouve ni naissance ni douleurs de l'enfantement. Tandis que là, il y a en vérité une naissance et un partage avec le Fils seul-engendré, non seulement du nom, mais de la réalité même, du sang, du corps, de la vie. Quoi de plus grand que lorsque le Père lui-même reconnaît en nous les membres du Fils seul-engendré, lorsqu'il retrouve sur nos visages la forme même de son enfant : «Il les a prédestinés, dit l'Écriture, à être conformes à l'image de son Fils.»

43. Mais pourquoi parler d'adoption, alors que l'adoption divine greffe et apparente plus intimement que la filiation naturelle, et que ceux qui sont ainsi engendrés sont fils de Dieu plus que de leurs propres parents, à la même mesure qu'ils sont fils de leurs parents plus que de ceux qui se les sont appropriés ? Qu'est-ce qui constitue les vrais pères pour nous ? C'est que nous tenons notre chair de leur chair, et que notre vie s'est constituée à partir de leur sang. Ainsi en est-il du Sauveur : nous sommes «chair de sa chair et os de ses os»; mais la distance est grande entre ces deux sortes de communion.

44. Dans la génération naturelle, ce qui aujourd'hui est le sang des enfants n'est plus celui des parents; il l'était avant d'être celui des enfants; et voici ce qui fait la génération : que ce qui est aujourd'hui aux enfants, était auparavant aux parents. Au contraire, l'oeuvre du rite, c'est que le sang par lequel nous vivons est aujourd'hui sang du Christ, et la chair que le mystère fait cailler en nous est le corps du Christ; communs sont encore les membres, et commune la vie.

45. La véritable communion, c'est lorsque la même chose est présente en même temps à deux êtres, alors que si chacun des deux la possède, mais tantôt l'un, tantôt l'autre, il ne s'agit pas d'une communion mais bien plutôt d'une séparation. Ce que chacun des deux possède seul n'est pas un élément d'union, parce qu'il n'appartient pas aux deux en même temps; de sorte qu'en réalité ils n'ont rien en commun l'un avec l'autre, et ils n'ont jamais rien eu en commun; mais parce que c'est une même chose qui était auparavant à l'un, et qui est maintenant à l'autre, c'est une certaine image de la communion. De même que des personnes qui habitent la même maison, ne cohabitent pas si elles l'habitent l'une après l'autre; de même qu'elles n'ont pas en commun le pouvoir, les affaires et les soucis si l'une y succède à l'autre, mais que pour cela il faut, outre le fait d'habiter le même lieu et de s'occuper des mêmes affaires, en user en même temps; de même, pour le sujet qui nous occupe, on n'a pas en commun complètement la chair et le sang avec ses parents, puisqu'ils ne partagent pas en même temps la même chose que nous;

mais nous communions en vérité au Christ, parce qu'il a toujours en commun avec nous le corps, le sang, les membres et tout cela.

46. Mais si ce qui fait les enfants, c'est d'avoir en commun la chair et le sang, il apparaît que nous recevons par la sainte Table une parenté plus étroite avec le Sauveur que par la nature avec nos propres parents. En outre, une fois qu'il nous a donné la vie et constitués, il ne nous a pas quittés comme eux, mais il nous est toujours présent et uni, et c'est par sa présence même qu'il nous donne la vie et nous constitue.

47. Ceux qui se sont séparés de leurs parents, rien ne les empêche de survivre; en revanche, ceux qui se sont écartés du Christ, il ne leur reste plus qu'à mourir. Et pourquoi ne pas dire le plus fort ? Les fils ne peuvent se construire de façon autonome s'ils ne se séparent pas de leurs parents, et c'est cela qui depuis toujours fait que les uns engendrent et que les autres sont engendrés; au contraire, la filiation issue des mystères consiste dans une union et une communion telles que se séparer équivaut à être détruit et à ne plus être.

48. Si le nom de parenté implique une communion, et si ce nom désigne, à ce que je crois, ceux qui sont unis par un sang commun, il n'est qu'une communauté de sang, il n'est qu'une parenté et qu'une filiation, celle par laquelle nous communions au Christ; c'est pourquoi cette filiation éclipse la naissance physique, quand elles se trouvent dans les mêmes sujets : «Tous ceux qui l'ont reçu, dit l'Écriture et à qui il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu : ne sont pas nés du sang», pourtant ils étaient nés et leurs parents étaient chair, et cette naissance avait précédé l'autre, mais la seconde naissance a tellement surpassé la première qu'il n'en reste plus ni la trace ni le nom. Ainsi, le pain sacré, en faisant entrer l'homme nouveau déracine et jette dehors le vieil homme.

49. Telle est l'oeuvre de la sainte Table : «Ceux qui l'ont reçu, dit l'Écriture, n'ont pas été engendrés par le sang.» Et quand donc le recevons-nous ? Examinons cette parole et voyons à propos de quel sacrement est dit ce mot : «Recevez». De toute évidence, c'est au banquet que cette parole nous convie, là où nous recevons en vérité le Christ, dans nos mains, où nous l'accueillons dans notre bouche, où nous le mêlons à notre âme, l'unissons à notre corps. et le mélangeons à notre sang.

50. Et cette parole est juste; car ceux qui reçoivent ainsi le Sauveur et le gardent continuellement en eux ont en lui une tête bien ajustée et sont pour lui des membres, bien adaptés. Et il était logique que les membres naquissent de la même naissance que la tête; or la chair du Sauveur vient «non du sang ni d'un vouloir charnel ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu» le saint Esprit : en effet, «ce qui a été engendré en elle vient du saint Esprit» dit l'Écriture. Il convenait donc que les membres naquissent aussi de cette façon, dès lors que la naissance même de la tête était la naissance de ces membres bienheureux; car c'est par le même mouvement que la tête est engendrée et que les membres sont constitués.

51. Et si pour chacun la naissance est le commencement de la vie, et si naître c'est commencer à vivre, puisque le Christ est la vie de ceux qui lui sont rattachés, eux-mêmes sont nés quand le Christ est entré dans cette vie et qu'il est né.

52. Telle est la masse de biens qui pour nous est issue de la sainte Table : elle affranchit de la peine, elle efface la honte née du péché, elle rappelle en nous la beauté; elle nous attache au Christ lui-même plus étroitement que par les liens de la nature : en un mot, elle nous rend parfaits dans la véritable christianisme mieux que tout autre rite.

53. Sur ce point, il est arrivé à beaucoup de s'étonner, de ce que ce mystère, bien qu'il soit le plus parfait de tous, semble avoir moins que le baptême le pouvoir de libérer du châtement, alors qu'il est plus grand que lui; en effet, le baptême accomplit cette libération sans que nous ayons à peiner, alors que ce mystère le fait à condition que les peines aient précédé. Ceux qui viennent d'être purifiés, par le baptême, rien ne les distingue de ceux qui n'ont jamais reçu la moindre souillure, tandis que beaucoup de ceux qui viennent au banquet portent des traces de péché.

54. Pour distinguer avec plus de rigueur, il faut considérer quatre choses dans le péché : celui qui a commis le péché, l'acte mauvais, le châtement de cet acte et le mauvais penchant qu'il introduit dans l'âme. L'acte mauvais, celui qui l'a commis doit s'en écarter spontanément et le faire cesser avant de s'approcher du bain; mais tout le reste, c'est le baptême qui l'enlève d'un seul coup, sans que personne ait rien à faire, et il supprime le châtement, la maladie, et le pécheur lui-même : en effet, il meurt dans l'eau et c'est un homme nouveau que rend le bain.

55. Le pain sacré, lui, libère à coup sûr du châtement et des péchés celui qui le reçoit avec un coeur chagriné et contrit et il lave son âme de son mauvais penchant, sans toutefois le faire mourir, car il n'est pas capable de remodeler d'en-haut. C'est le seul des composants du péché qu'il laisse inchangé et à qui il permette de demeurer, non plus comme justiciable, du moins

comme l'auteur même de la faute. Et il en est qui portent encore des séquelles de leur infirmité et des cicatrices de leurs plaies passées, s'ils ne se sont pas assez souciés de leurs blessures, et s'ils n'ont pas préparé leur âme de façon appropriée à la vertu du remède.

56. La purification de l'Eucharistie diffère de celle du baptême en ce qu'elle ne noie pas le pécheur ni ne le remodèle, et aussi en ce que, tout en le laissant subsister, elle se borne à le purifier, et que cela ne nous vient pas sans peines. Ce n'est en rien dû au rite, mais à la nature même de l'affaire, qui fait que les justiciables doivent être purifiés, ici en étant baignés, et là en participant à un banquet.

57. A propos de la nécessité des peines, je dirai ceci : le baptême accueille des êtres qui ne sont pas encore constitués et qui n'ont pas acquis la moindre faculté pour bien avancer; ce n'est donc pas pour rien qu'il opère tout cela en nous gratuitement et qu'il ne réclame rien de notre part, comme de gens qui sont incapables de rien apporter. Mais la sainte Table nous est proposée alors que nous sommes déjà constitués, que nous vivons et que nous sommes capables de nous suffire à nous-mêmes; elle nous laisse le soin d'utiliser cette capacité et les armes qui nous ont été données, et de poursuivre le bien non plus en étant pris en charge ni en nous laissant tirer, mais en nous élançant nous-mêmes spontanément et en nous mettant en mouvement, comme des gens qui sont déjà entraînés à la course.

58. Pourquoi aurions-nous dû recevoir une capacité, si nous n'avions pas à nous en servir ? A quoi bon fortifier et armer celui qui devait demeurer chez lui ? Si en effet il n'y avait un temps de combat et de peines ni au commencement pour ceux qui naissent, ni plus tard pour ceux qui veulent être purifiés, je ne vois pas quand nous nous rendrions utiles à nous-mêmes, ni quelle serait l'oeuvre des hommes, privés des compétitions pour la vertu; ou plutôt je ne vois pas ce qu'il y aurait de pire pour nous que cette affaire où nous n'aurions rien à accomplir qui mérite louange, alors que nous aurions à chaque instant une âme agissant pour le mal.

59. C'est pourquoi il fallait que fût ménagé aux hommes un lieu pour agir et un temps pour combattre, du moins à ceux qui ont déjà reçu des mystères la grâce d'être des hommes accomplis, et qui sont capables de réaliser une oeuvre en rapport avec leur nature, et, quand paraîtra le jour «que le Seigneur a fait», de ne plus demeurer en repos, mais de passer aux actes; comme dit David : «l'homme sort pour son ouvrage et pour faire son travail jusqu'au soir». De même en effet qu'après ce jour-ci «viendra la nuit où personne ne peut travailler», de même aussi avant ce jour-ci était un temps où il était totalement impossible d'agir, et où personne ne savait où aller, parce que la nuit couvrait encore la terre, nuit «durant laquelle, dit l'Ecriture, celui qui marche ne sait pas où il va.»

60. Mais puisque le soleil s'est levé et que ses rayons se sont répandus partout par les mystères, il ne faut plus aucun délai aux oeuvres et aux peines des hommes; au contraire, il faut à la sueur de notre front nous nourrir de ce pain qui est nôtre parce qu'il a été rompu pour nous, et surtout parce qu'il est réservé aux seuls êtres raisonnables, et comme dit le Seigneur, il faut «travailler pour la nourriture qui demeure» : c'est-à-dire qu'il nous prescrit de ne pas nous approcher de ce banquet en oisifs et en paresseux mais en travailleurs. Car si le précepte de Paul écarte les oisifs même de la table corruptible – «l'oisif, dit-il, qu'il ne mange pas !» – quelles oeuvres ne réclamera-t-on pas de ceux qui sont invités à la sainte Table ?

Qu'il faille être dans de telles dispositions pour s'approcher des saints dons, et que l'on doive pour cela se purifier personnellement avant de participer au rite, ce qui précède l'a montré clairement. Que ce mystère non seulement n'est pas inférieur aux autres, mais qu'il est le plus puissant qui se puisse trouver, c'est ce que nous allons montrer à présent.

61. Tout d'abord, si Dieu réserve aux meilleurs ses dons les plus grands, lui qui «établit la miséricorde, qui pèse tout sur une balance – selon la parole du prophète – et qui fait tout avec justice»; si d'autre part il nous fait du bien quand nous sommes devenus – du fait que nous avons été baptisés et que nous avons tant soit peu lutté pour la vertu – bien plus beaux que ceux qui n'ont pas encore été baptisés, il reste à conclure que la seconde grâce est plus grande que la première, et que ceux qui y sont initiés obtiennent des dons qui, pour venir en second, n'en sont pas moins supérieurs. La première grâce est le baptême, la seconde est le saint banquet, qui doit être tenu pour d'autant plus parfait qu'il réclame de ceux qui veulent s'en approcher une plus grande préparation. Car il n'est pas convenable que le don le plus grand soit accessible à tous ceux qui le veulent, et le plus petit à ceux qui se sont purifiés par des luttes ou des mystères; ce qui précède témoigne à juste titre de ce que c'est le contraire, et qu'il faut penser que celui-ci est plus parfait, qui ne peut être acquis sans un grand nombre d'actions généreuses.

62. Ensuite, il faut aussi considérer que le Christ, qui nous invite, est aussi notre compagnon de lutte. Or un compagnon de lutte prête main forte non à ceux qui traînent ou qui



languissent, mais à ceux qui font preuve de force et d'audace, et qui généreusement et valeureusement tiennent bon face à l'adversaire.

63. En effet, le Christ agissant lui-même en chacun des mystères devient tout pour nous : modeleur, soigneur, compagnon de lutte, baignant ici, chrismant là, nourrissant ailleurs. Ici, dès le début il crée les membres; là, il les fortifie par l'Esprit, et à la sainte Table il est littéralement avec eux et dispute avec eux la compétition; après la mort, il sera le président des jeux, il siègera comme juge pour les saints dont il a partagé les peines. Ensuite, quand il s'agira de couronner ceux qui auront été proclamés vainqueurs, c'est lui-même encore qui sera la couronne.

64. Ainsi donc, quand il nous modèle et nous oint pour que nous puissions affronter les combats de l'ascèse et l'emporter, il fait tout; quand il combat avec nous il ne fait plus tout; et au moment des prix il ne fait plus rien. En effet, il ne serait pas normal que le modeleur et le soigneur négligent rien de ce qui peut préparer le concurrent; mais d'autre part l'état de compagnon ne permet pas au compagnon de lutte de tirer toute l'action à soi, et de laisser désœuvré son compagnon, tandis que lui-même est seul à retrousser ses manches; enfin, il n'est pas convenable que le président des jeux ou celui qui est la couronne frotte d'huile les athlètes, ou les modèle, ou joue le rôle du médecin, ni qu'il leur accorde quelque avantage pour la victoire : courage ou force ou quelque autre vertu que ce soit; son seul rôle est de savoir récompenser celle qui existe et qui se manifeste.

Or il est meilleur pour les champions d'être couronnés que de vaincre au combat, et il est meilleur d'être vainqueur que d'être modelé; car le combat a pour but la victoire, et la victoire a pour but les couronnes.

65. Mais si le fait de ne pas purifier complètement, de ne pas préparer, de ne pas modeler, était le signe d'un état imparfait et inférieur, le terme ultime de la béatitude serait déficient à procurer le bonheur; je veux dire que rencontrer Dieu qui nous couronne serait moins bien que de le recevoir sous des voiles à la sainte Table, vu que la sainte Table opère une préparation et une purification; alors que les couronnes du royaume n'opèrent ni l'une ni l'autre.

66. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le banquet, tout en étant le mystère le plus parfait, est moins apte à purifier; d'autant que, outre ce qui vient d'être dit, ce don-là est aussi une récompense, et le rôle des récompenses n'est ni de constituer les meilleurs ni de les perfectionner, mais de le consacrer et de les couronner. Dans ce banquet, le Christ n'est pas seulement purification et compagnon de lutte, mais aussi le présent que doivent recevoir ceux qui ont combattu.

67. Quelle autre récompense pour les bienheureux, pour prix des peines qu'ils subissent ici-bas, que de recevoir le Christ et d'être unis à lui ? Paul affirme que, après cette course d'ici-bas, le départ de cette vie aboutira, en dernier ressort, à être uni au Christ : «Partir et être uni au Christ, dit-il, m'est un plus grand avantage.» Voilà quelle est l'oeuvre propre de la sainte Table.

68. Si, dans les autres mystères, nous pouvons aussi trouver le Christ, c'est au sens où, en le recevant, nous sommes préparés à pouvoir être unis à lui; ici, au contraire, c'est au sens où, déjà véritablement, nous le recevons et nous sommes unis à lui. Dans quel autre mystère, en effet, trouvons-nous le fait d'être avec lui un seul corps et un seul esprit, de demeurer en lui, et que lui demeure en nous ? Voilà pourquoi, je pense, et le Christ le dit lui-même, la béatitude des justes est un banquet où lui-même les sert.

69. Ainsi donc, le pain de vie est une récompense; mais comme ceux qui reçoivent ce don foulent encore la terre et y sont des voyageurs, et que pour cela ils trébuchent, se couvrent de poussière et craignent les mains des brigands, ce pain pourvoit à juste titre à la nécessité présente, il leur donne la force, leur sert de guide, les purifie, jusqu'à ce qu'ils parviennent à ce lieu où, selon le mot de Pierre, il est bon pour l'homme de se trouver; là, pour ceux qui demeurent désormais en un lieu libre des affaires d'ici-bas, il n'y a de place pour rien d'autre, mais il n'y a que le Christ qui, leur étant parfaitement uni, est leur couronne.

70. Ainsi donc, en tant qu'il est purification, et qu'il a été dès l'origine disposé en vue de cela, il affranchit de toute souillure; en tant qu'il est celui qui partage nos combats, qu'il a inaugurés en éclaireur, lui qui s'est le premier dévêtu en vue de ces combats, il donne la force contre les ennemis; et parce qu'il est aussi un prix, il ne s'obtient pas sans peines; ce que possède le banquet en tant que récompense et suprême béatitude, quel sens y aurait-il à le prendre comme un signe qu'il est moins efficace ?

71. Il faut également juger de la même façon à propos de l'autre objection, et estimer qu'elle ne s'oppose pas à la perfection du mystère; ce n'est pas par manque de puissance qu'il ne remodèle pas celui qui a été corrompu par le péché, mais c'est le pécheur lui-même qui ne peut pas recevoir et éprouver ce remodelage, étant donné qu'il porte encore le premier modelage dont nous avons parlé dans les livres précédents; il n'est pas au pouvoir de la dernière perversité

de faire disparaître ce premier modelage et de l'arracher des âmes qui ont une fois été baptisées, par même si elles osaient renier la servitude qu'elles ont professées envers notre commun Maître, car même la plus haute philosophie ou la seule profession de foi sont incapables de l'infuser.

72. Ensuite, c'est aussi parce que l'homme est fondamentalement trop grand pour mourir et être broyé, et que cependant sans cela il ne pouvait être remodelé. En effet, la mort, c'est de la monnaie périmée : celui qui peut mourir, c'est celui qui est venu de la terre, car «la cognée gît à la racine des arbres», dit Jean; mais celui qui a été baigné porte déjà la nouvelle effigie; comment pourrait-il mourir alors qu'il est uni à cet Adam qui ne meurt plus ? En vue de quel gain mourrait-il, dès lors qu'il porte en son âme celui-là même que la mort seule pouvait lui obtenir ?

73. Ce second remodelage, même le bain ne peut le procurer : comment donc un rite serait-il meilleur qu'un autre à cause d'un effet qui ne peut se trouver ni dans l'un ni dans l'autre ? En effet, même le baptême est incapable de faire renaître encore à nouveau ceux qui existent déjà et qui ont déjà été modelés; pour cette raison, la tradition sacrée n'a jamais rebaptisé quiconque, non pour observer quelque règle et quelque ordonnance, mais parce que naître deux fois selon le même mode est une chose impossible.

74. Quelqu'un dira peut-être : c'est un baptême que de mourir pour manifester sa religion à ses persécuteurs; pourquoi donc beaucoup de gens qui avaient été baptisés dans l'eau ont-ils aussi parcouru cette course, recevant de la sorte une deuxième fois le baptême ?

Voici ce que l'on peut répondre à cela : ceux qui ont choisi de suivre le Christ et d'être unis à lui prennent consistance de deux manières : en étant pétris par sa main pour ce beau modelage, mais aussi en y parvenant, grâce à la vertu, par leur propre action et celle des glorieux combats.

Le baptême de l'eau modèle donc l'homme, et lui seul peut le faire; mais la mort pour le Christ a d'évidence les deux effets : celui que l'eau peut fournir, et celui qui doit être apporté de notre part.

75. Ainsi donc, pour ceux qui ne sont pas encore initiés elle est aussi un baptême et un remodelage, puisqu'ils rendent témoignage au Christ et sont ensevelis avec lui, en quoi consiste la définition du baptême; et il est aussi une vertu, étant plein des fatigues endurées pour le bien et de la constance suprême. Ceux qui ont été initiés n'ont pas le premier effet, puisqu'ils ont déjà été modelés et qu'ils vivent déjà; mais ils ont le second, car le martyre est un lieu d'entraînement pour la piété, une démonstration de vertu, la preuve éclatante, éprouvée par le fer, le feu et les pires violences, de ce que l'on connaît le Christ, qu'on l'aime par-dessus tout ce qui est aimable, et qu'on n'estime rien plus solide que l'espérance en lui. Voilà pourquoi il n'est absolument pas permis que ceux qui ont une fois été baptisés reçoivent à nouveau le baptême, car il ne peut rien nous donner de plus que ce que nous possédons dès lors que nous l'avons reçu; tandis que le martyre est tout à fait capable non seulement de faire naître et de modeler, mais en plus de tresser des couronnes à partir des actions généreuses; c'est ainsi que ceux qui ne sont pas baptisés reçoivent les deux effets du martyre, tandis que ceux qui sont baptisés ne reçoivent que l'un des deux.

76. Rien d'étonnant si, puisque le martyre offre d'accomplir deux effets, ceux qui n'ont pas besoin des deux l'utilisent en vue de l'un des deux, et ne reçoivent que celui dont ils ont besoin; en effet, les dons de la sainte Table eux aussi peuvent purifier ceux qui ne l'ont pas encore été, mais ont aussi le pouvoir d'illuminer ceux qui ont déjà été purifiés, et cependant rien n'empêche ceux qui possèdent le premier don de s'approcher du mystère pour obtenir le second. Mais assez sur ce sujet.

77. Le point d'où était parti notre discours pour aboutir ici, c'est que ce qui opère une communion parfaite entre les hommes et Dieu – qu'on l'appelle adoration ou filiation ou les deux à la fois – c'est le banquet sacré qui nous rend plus étroitement apparentés au Christ qu'à ceux qui nous ont mis au monde le fait d'être nés d'eux. En effet, ce qu'il projette en nous, ce n'est pas quelque obscur germe de corps et quelques rudiments de sang, mais c'est l'intégralité qu'il nous en partage; et il n'est pas seulement cause de notre vie, comme nos parents, mais il est la vie et ce n'est pas parce qu'il est cause de vie qu'il est appelé vie, de la même façon qu'il a appelé les apôtres «lumière», parce qu'ils ont été institués nos guides vers la lumière, mais c'est parce qu'il est la vie même, lui par qui il est possible de vivre en vérité.

78. De même, il rend saints et justes ceux qui lui sont attachés, non seulement en les éduquant, en leur enseignant ce qu'il faut, en exerçant leur âme à la vertu, en conduisant vers l'acte la droite disposition qu'elle possède en puissance, mais aussi en devenant lui-même pour eux justice et sainteté de par Dieu. En effet, c'est principalement de cette façon que les saints obtiennent justement d'être bienheureux et saints, à cause du bienheureux qui leur est uni, lui grâce à qui, en effet, d'insensés ils sont devenus sages, d'esclaves impurs et mauvais ils sont

établis saints, justes et fils de Dieu. De leur propre part, de la nature humaine et de la ferveur humaine, qui devraient normalement leur valoir ces appellations, ils n'ont rien; mais ils sont saints à cause du saint, justes et sages à cause du juste et du sage qui leur est uni; bref, si quelqu'un parmi les hommes est vraiment digne de s'entendre décerner ces titres grands et saints, c'est de là qu'il en tient les noms; surtout, ce qui vient d'eux et de leurs efforts est si loin de les rendre justes et sages, qu'au contraire leur justice est malice, et leur sagesse pure folie. En outre, lors même que la vertu nous rendrait particulièrement nobles et nous servirait d'ornement, du fait que nous avons plus d'affinité avec la justice et la sagesse de Dieu qu'avec la justice humaine, même la justice qu'a mise en nous la ferveur, il vaut mieux l'appeler justice de Dieu que justice humaine.

79. De même en effet que nous ne portons pas le nom de ce qui est extérieur et étranger, mais que c'est d'après ce qui nous est propre et qui est en nous par nature qu'il nous échoit d'être définis et appelés – ce n'est pas notre maison ni notre vêtement qui peuvent modeler notre comportement dans tel ou tel sens, ni nous donner une réputation de vice ou de vertu –, de même parmi les choses qui nous sont propres, ce sont celles qui sont le plus nôtres qui nous définissent le mieux et nous donnent notre appellation commune; or ce qui est au Christ est davantage nôtre que ce qui est à nous-mêmes. Ce qui nous est propre, c'est d'être constitués membres et fils, et de partager avec lui la chair, le sang et l'Esprit; or, cela nous est plus proche non seulement que ce que nous obtenons par l'ascèse, mais même que ce qui nous appartient par nature, parce qu'il s'est montré plus proche de nous que nos propres parents.

80. Voilà pourquoi nous sommes tous tenus non d'apporter les fruits de la sagesse humaine, ni de tenir bon jusqu'aux combats suprêmes du martyre, mais de vivre cette vie nouvelle qu'est la vie en Christ : voilà la justice dont nous avons tous à faire preuve. Si nous n'étions pas davantage apparentés à cette vie-là, elle ne serait pas requise de nous au plus haut point. Car si «nous avons été ensevelis avec le Christ par le baptême, (c'est) afin de marcher dans une nouveauté de vie»; à Timothée Paul écrit : «Conquiers la vie éternelle»; l'Écriture dit aussi : «Devenez saints comme le saint qui vous a appelés», et : «Soyez miséricordieux», non d'une miséricorde humaine, mais «comme votre Père est miséricordieux», et : «Aimez-vous les uns les autres, comme moi je vous ai aimés». C'est avec cette tendresse que Paul aimait «dans les entrailles de Jésus Christ»; c'est pour cela aussi que le Sauveur lui-même, quand il commande à ses disciples de vivre en paix, leur infuse sa propre paix en disant : «C'est ma paix que je vous donne», et s'adressant au Père : «afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux».

81. En un mot, de même que cette naissance est une chose divine et surnaturelle, de même la vie, les moeurs, la sagesse et tout le reste sont nouveaux et spirituels. C'est ce que montre le Sauveur à Nicodème : «Ce qui est né de J'Esprit est esprit». C'est aussi pourquoi Paul écrit : «afin d'être trouvé en lui, ne possédant pas ma propre justice, celle qui vient de la loi, mais la justice par la foi en Christ, celle qui vient de Dieu.»

82. La raison en est que c'est cela le vêtement royal; car tout ce qui est nôtre est servile; or la liberté et la royauté vers lesquelles nous devons nous hâter, comment pourraient-elles être le salaire d'esclaves ? Si cela était, se montrer digne de la royauté, ce ne serait donc rien de plus que de faire preuve de vertus serviles. De même en effet que «la corruption, comme dit Paul, ne peut hériter l'incorruptibilité», mais que «le corruptible doit revêtir l'incorruptibilité et le mortel l'immortalité», de même des oeuvres d'esclaves ne sauraient suffire à nous procurer cette royauté; elles ont besoin de la justice qui vient de Dieu. Car l'héritier doit être le fils, non un esclave : «L'esclave, dit l'Écriture, ne demeure pas dans la maison pour toujours, mais le fils demeure pour toujours.»

83. En échange, chacun de ceux qui parviendront à cet héritage devra tout d'abord se dépouiller de l'esclave et dévoiler le Fils, c'est-à-dire qu'il devra accueillir sur son propre visage la forme du Fils unique, et se présenter devant son père avec cette beauté-là. Voilà ce que signifie être affranchi par le Fils de Dieu de tout esclavage et être véritablement libre, et c'est ce que veut dire la parole dite par le Christ aux Juifs : «Si le Fils vous libère, vous serez vraiment libres.»

Il délie en effet les esclaves et les rend fils de Dieu, parce que lui qui est Fils et libre de tout péché, il les fait participer à son corps, à son sang, à son Esprit et à tout ce qui est sien; voici de quelle façon il a remodelé, libéré et divinisé : en mêlant à nous le Dieu pur, libre et véritable qu'il est lui-même.

84. Ainsi, l'oeuvre du banquet sacré est de faire du Christ, qui est la vraie justice, notre bien propre, avant même nos dons naturels; au point que nous nous glorifions de ses mérites et nous en recevons l'honneur comme si nous les avions nous-mêmes gagnés, et nous en obtenons l'appellation, à condition de garder la communion avec lui; et si un homme véritablement saint et juste reçoit quelque éloge que ce soit, c'est de ce qu'il a obtenu du Christ qu'il en reçoit

l'appellation. Car, dit l'Écriture, «c'est en Dieu que mon âme se louera», et «en lui seront bénies toutes les nations.»

85. Ainsi, rien d'humain ne nous est réclamé, mais ce qui est au Christ : il nous faut le porter en nos âmes, l'emporter en mourant, et avant le moment des couronnes, c'est cette sagesse et ce trésor nouveau qu'il nous faut présenter à tout prix sans y introduire de fausse monnaie, car celle-là est la seule dont le titre soit suffisant pour acquérir le royaume des cieux.

86. Puisque le prix que doivent recevoir les concurrents est Dieu lui-même, il est nécessaire qu'ils possèdent l'équivalent de ce qu'ils doivent toucher; que les luttes soient divines, et que Dieu soit pour les athlètes non seulement un seigneur et un coureur de tête, mais que lui-même en eux soit le vainqueur, de sorte que le but recherché soit approprié à la préparation, et la préparation au but.

87. De même en effet qu'en nous mettant sur la terre (le Christ) ne nous a fait ni n'a réclamé de nous rien d'extraordinaire, de même en nous conduisant à Dieu et en nous ôtant de la terre, il ne nous a rien laissé posséder d'humain, mais il s'est lui-même ajusté à tous nos besoins, et n'a laissé vide de lui rien de ce qui pouvait contribuer à cette fin.

88. Si l'on parle, à propos de ce qui nous arrive, d'infirmité et de guérison, il ne s'est pas contenté d'entrer chez le malade, de daigner le regarder de ses yeux et le toucher de sa main, et de lui procurer lui-même ce qui était nécessaire à son traitement, mais le remède, le régime, et tout ce qui pouvait contribuer à la santé, ce fut lui-même.

89. S'il s'agit d'un remodelage, c'est par lui-même et par sa propre chair qu'il restaure, et ce qu'il a substitué à notre être putréfié, c'est lui-même. Car il n'a pas remodelé à partir de la même matière dont nous avons été modelés; mais il a fait le premier modelage en «prenant de la poussière du sol», et pour le second c'est son propre corps qu'il a donné. Et en restaurant la vie, il ne rend pas l'âme plus belle en la laissant dans sa nature propre, mais, en répandant son sang dans les coeurs de ceux qui sont initiés, c'est sa propre vie qu'il fait jaillir en eux : autrefois en effet, il «a insufflé, dit l'Écriture, une haleine de vie», mais aujourd'hui c'est son propre Esprit qu'il nous partage. En effet, «Dieu, dit l'Écriture, a envoyé l'Esprit de son Fils qui crie en nos coeurs : Abba, Père.» Et quand la lumière manquait, autrefois «il dit : que la lumière soit, et elle fut», celle lumière serve; mais aujourd'hui le Maître en personne «a brillé dans nos coeurs, lui qui a dit autrefois que la lumière jaillît des ténèbres», parole de Paul.

90. Pour tout dire : dans les temps anciens, c'est au moyen des créatures visibles que Dieu fit du bien à notre race, et par des commandements, des envoyés, des lois il conduisit l'homme, en ayant recours tantôt à des anges, tantôt aux plus saints d'entre les hommes; aujourd'hui, c'est lui-même qui agit, sans intermédiaire, au moyen de lui-même, et en n'ayant recours pour toutes choses qu'à lui-même.

91. Voyons cela de plus haut. Pour sauver notre race, il n'a pas envoyé un ange, mais il est venu lui-même; il fallait instruire les hommes pour qui il était venu, alors il n'est pas resté chez lui en demandant aux auditeurs de venir, mais il a parcouru le pays à la recherche de gens à qui communiquer ses paroles. Porteur des plus grands biens par les paroles de sa bouche, il allait de porte en porte chez ceux qui avaient besoin d'être heureux; et en outre c'est ainsi qu'il guérissait les malades, par sa présence et le contact de sa main; pour créer des yeux à l'aveugle-né, il a enduit son visage avec de la boue qu'il avait faite lui-même en crachant par terre et en mélangeant avec son doigt, puis qu'il ramassa et lui appliqua. L'Écriture dit encore qu'«il loucha le cercueil». Il se tint près du tombeau de Lazare et fit entendre sa voix de près, alors qu'il aurait pu, de loin, par une simple parole et par un simple ordre, faire cela et toutes sortes de choses plus grandes encore, lui qui créa le ciel de cette façon. Mais la création devait être un témoignage éclatant. de sa puissance, alors qu'ici il s'agissait de donner un signe de sa philanthropie, qu'il voulait manifester en venant parmi nous.

92. Il fallait encore libérer ceux qui étaient captifs dans l'Hadès : cette besogne, il ne l'a pas abandonnée à des anges ni aux princes des anges, mais il est descendu lui-même dans le cachot. Il était juste que les captifs obtinssent la liberté non pas gratuitement mais en payant la rançon : il les libère en versant son sang. C'est de cette façon que, depuis ce temps et jusqu'au dernier jour, il affranchit les âmes de leurs péchés, les tient quittes du châtement et les lave de leur souillure.

93. En effet, il est lui-même ce par quoi il purifie, comme le montre Paul : «Après avoir opéré par lui-même la purification de nos péchés, dit-il, il s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux». C'est pourquoi il l'appelle aussi serviteur, et lui-même dit qu'il sert et que c'est pour servir que, de chez son Père, il est venu dans le monde.

94. Et voici le plus fort de tout : ce n'est pas seulement dans sa vie terrestre, lorsqu'il est apparu et qu'il est venu avec la faiblesse humaine – «non pas pour juger le monde» –, lorsqu'il

montrait ce qui est de l'esclave et cachait tout ce qui est du Maître, mais c'est encore aussi dans la vie future, lorsqu'il viendra avec puissance et paraîtra dans la gloire du Père, au temps de sa manifestation, au temps de sa royauté même : «il se ceindra, dit-il, les fera mettre à table et, passant de l'un à l'autre, il les servira», à ce qu'il semble, lui par qui règnent les rois et gouvernent les tyrans de la terre.

95. C'est ainsi qu'il a exercé sa royauté pure et véritable, lui qui se suffisait à lui-même pour cette royauté; et c'est ainsi qu'il a entraîné ceux qu'il gouvernait, plus aimable qu'un ami, plus exigeant qu'un tyran, plus miséricordieux qu'un père, plus intime que des membres, plus indispensable qu'un coeur, non en les subjuguant par la crainte ni en les asservissant par un salaire, mais en étant seul la force de son pouvoir, et en s'attachant par lui seul ses sujets. Car régner par la crainte ou contre un salaire, ce n'est pas gouverner véritablement par soi-même, mais c'est aux espoirs et aux menaces qu'il faut attribuer la cause de cette obéissance. De même qu'il ne gouvernerait pas au sens propre celui qui gouvernerait par ces deux ressorts, de même il n'est pas possible non plus de servir véritablement Dieu, lorsqu'on se soumet à lui de l'une de ces deux sortes de soumission.

96. Puisqu'il fallait que le Christ régnât avec la plus pure autorité - l'autre sorte d'autorité ne lui convenant pas- il imagina le moyen d'y parvenir. Et voici ce moyen le plus extraordinaire.

Il usa des voies contraires, et pour être un Maître véritable, il prend une nature d'esclave et il sert les esclaves jusqu'à la croix et la mort : c'est ainsi qu'il ravit les âmes des esclaves et s'empare directement de leur volonté. A cause de cela, sachant que c'est ce service qui est la cause de la royauté, Paul dit : «Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; c'est pourquoi Dieu l'a élevé.» Et l'admirable Isaïe dit : «Pour cette raison il héritera des multitudes et il partagera les dépouilles des puissants, parce que son âme a été livrée à la mort et a été comptée parmi les hors-la-loi.»

97. Par la première création, le Christ est Maître de notre nature; par la nouvelle création, il s'est rendu maître de notre volonté : voilà ce que c'est que régner véritablement sur les hommes, puisque ce sont la liberté de la raison et l'autonomie du vouloir, ces facultés qui font l'homme, qu'il a ici liées et asservies pour les conduire. C'est pourquoi il dit : «Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre», comme si c'était quelque chose de nouveau pour lui qui avant tous les siècles était le Maître du monde, qu'avec les créatures des cieux la nature humaine aussi l'ait reconnu comme le Maître universel. Et cette parole encore de David: «Le Seigneur a régné sur les nations»: elle annonce cette royauté-là, par laquelle les nations sont «incorporées au Sauveur et deviennent ses compagnes», comme dit Paul. En effet, en s'unissant ainsi une fois pour toutes aux corps et aux âmes, il s'est rendu maître non seulement des corps mais aussi des âmes et des libertés et il règne d'une royauté vraiment souveraine et pure, les régissant par lui-même comme l'âme régit le corps et la tête les membres.

98. Ils sont conduits, en effet, ceux qui ont choisi de chérir ce joug, comme s'ils ne vivaient plus avec leur propre raison, et s'ils ne possédaient plus la liberté de choix : car «j'étais comme une brute devant toi», dit l'Écriture; voici ce que signifie pour quelqu'un haïr son âme et la perdre, et, la perdant, la sauver : c'est lorsque la nouvelle création règne de cette façon, que le nouvel Adam éclipse complètement le vieil Adam, et que rien - ni naissance, ni vie, ni mort - ne subsiste du vieux levain.

99. En effet, le corps du vieil Adam fut constitué à partir de la terre, mais «le nouveau, dit l'Écriture, est né de Dieu»; pour l'une et l'autre vie témoignent l'une et l'autre tables : la terre pourvoit à l'une, mais l'homme nouveau, c'est le céleste qui le nourrit de sa propre chair; voilà pourquoi lorsque les deux s'en vont, l'un retourne à la terre d'où il est venu, et l'autre va vers le Christ dont il a été tiré.

100. Chacun des deux Adams a une fin en accord avec la dignité de celui dont il procède : «Tel le terrestre, dit l'Écriture, tels les terrestres; et tel le céleste, tels aussi les célestes.» Et cela ne concerne pas seulement l'âme, mais aussi le corps lui-même. Car il est lui aussi céleste, de même que, ici-bas, corps et âme sont terrestres; car si l'âme habite les mains du céleste, le corps est un de ses membres; il n'a plus son âme, mais il est rempli de l'Esprit vivant; et il vit après la mort, d'une vie indiciblement plus belle que la première, puisqu'en réalité il n'est même pas mort du tout : «Ils ont paru mourir», dit Salomon, non pour les gens sensés, mais «aux yeux des insensés.» De même en effet que «le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir», de même les membres du Christ «ne verront jamais la mort»; comment pourraient-ils goûter la mort, alors qu'ils sont rattachés au coeur toujours vivant ?

101. Il ne faut pas s'étonner si ce qu'on voit est poussière et rien d'autre. Car le trésor est à l'intérieur : «Notre vie, dit l'Écriture, est cachée»; et l'écrin est un vase d'argile : «Nous avons ce

trésor dans des vases d'argile», a dit Paul. Aussi ceux qui ne perçoivent que l'extérieur ne peuvent-ils voir que l'argile.

102. Mais quand le Christ se montrera, cette poussière manifesterà aussi sa propre beauté, lorsqu'elle apparaîtra comme membre de cet éclair, qu'elle s'ajustera au soleil et qu'elle émettra le même rayonnement que lui. «Les justes, dit le Christ, resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père»; ce qu'il appelle «royaume du Père», c'est ce rayonnement dans lequel, resplendissant lui-même, il apparut aux apôtres, qui ont vu «le royaume de Dieu, comme il le dit lui-même, venu avec puissance.» Les justes resplendiront aussi ce jour là d'une splendeur et d'une même gloire, joyeux eux de recevoir et lui de donner. Car ce pain-là, ce corps qu'ils auront emportés de la sainte Table en quittant ce monde, quand ils arriveront là-bas, c'est lui qui paraîtra alors aux yeux de tous sur les nuées, et montrera son éclat de l'orient à l'occident, tel un éclair, en un instant.

103. C'est avec ce rayonnement que vivent les bienheureux et une fois morts la lumière ne les quitte pas. Car «la lumière est toujours avec les justes» et ils parviendront à la vie éternelle resplendissants de cette lumière en courant alors vers cette lumière qui les a accompagnés tout le temps. Ce qui se passera alors pour chacun de ceux qui seront revivifiés, quand les os, les parties et les membres se réuniront à la tête, et qu'ainsi le corps recouvrera son intégrité, se passera aussi pour le Sauveur Christ, la tête commune de tous.

104. En jaillissant simplement sur les nuées comme l'éclair, elle rassemblera de partout ses propres membres, Dieu parmi des dieux, beau coryphée d'un beau choeur; et de même que les corps pesants suspendus, une fois rompus les liens qui les retenaient, se précipitent vers la terre et tout de suite cherchent son centre, de même les corps des saints sont cloués à la terre, et demeurent liés et contraints par la corruption, et c'est pour cela que «nous gémissons dans cette tente», dit l'Écriture; mais quand paraîtra leur liberté, ils s'élanceront d'un élan irrésistible vers le Christ pour regagner leur lieu propre. C'est pourquoi Paul, pour montrer que cette course est irrépressible, compare cette affaire à un rapt : «Nous serons ravis, dit-il, sur des nuées, à la rencontre du Seigneur, dans les airs»; le Sauveur dit qu'ils seront pris : «Alors, dit-il, deux seront au champ, l'un sera pris et l'autre laissée» : ce qui veut dire qu'il n'y aura rien d'humain, rien qui vienne d'eux, et qui laisse place pour un délai, mais c'est lui qui tirera, c'est lui qui ravira, lui qui ne peut être asservi à aucun délai.

105. De même qu'au commencement il n'attendit pas d'être recherché par eux, mais c'est lui qui rechercha les égarés, il leur montra le chemin, et ensuite, ceux qui ne pouvaient pas marcher il les souleva et les porta sur ses épaules; ceux qui tombaient il les relevait; ceux qui se décourageaient il les redressait; ceux qui abandonnaient il les rappelait, bref il passa son temps à les tracasser au sujet de leur salut; de même, à ce moment-là, quand ils courront vers lui la course ultime, c'est lui qui les relèvera et qui leur fera des ailes pour voler. C'est pourquoi il les compare aussi aux aigles qui se rassemblent autour de la dépouille : «là où est la dépouille, dit-il, là se rassembleront les aigles.»

106. Ils passeront d'une table à une autre table, de la table voilée à la table dévoilée, du pain à la dépouille. Car aujourd'hui le Christ est pour eux du pain, parce qu'ils vivent encore la vie humaine, et une pâque, parce qu'ils passent de la vie présente à la cité céleste. Mais quand «ils renouvelleront leurs forces, et qu'il leur poussera des ailes comme aux aigles», selon la parole de l'admirable Isaïe, alors ils se poseront sur la dépouille même, pure de tous voiles.

107. C'est ce que veut dire le bienheureux Jean quand il écrit : «Nous le verrons tel qu'il est.» Le Christ n'est plus du pain pour ceux dont la vie dans la chair a cessé, et il n'est plus une pâque pour ceux qui désormais demeurent. En revanche, il porte de nombreux signes de la dépouille : ses mains ont les stigmates et ses pieds les traces des clous, et son côté porte encore l'empreinte de la lance.

108. Le présent banquet conduit à cette dépouille; sans l'un il n'est pas possible de saisir l'autre, pas plus que quelqu'un à qui on a arraché les yeux ne peut expérimenter la lumière. Car si ceux qui n'ont pas goûté à ce banquet «n'ont pas la vie en eux», comment une tête immortelle pourrait-elle être la tête de membres morts ?

109. Unique est la vertu de la table, unique celui qui y reçoit dans l'un et l'autre monde; là-haut c'est le salle des noces, ici-bas c'est la préparation de la noce, partout c'est l'époux lui-même. C'est pourquoi ceux qui sont partis vers la vie sans emporter ces dons n'obtiennent rien de plus. Mais ceux qui ont pu recevoir et conserver cette grâce «sont entrés dans la joie de leur Seigneur», ils ont pénétré dans la salle des noces avec l'époux et ont retiré du banquet un plaisir nouveau, non qu'ils l'aient rencontré à ce moment-là, mais ils ont retiré une jouissance plus parfaite de ce qu'ils ont apporté en venant et qui alors se laisse voir clairement.

Telle est la raison pour laquelle «le royaume de Dieu est au-dedans de nous.